

Freud, le retour

Grand article
printemps 2010

Freud ou Winnicott ?

La place du père et de la mère dans la construction psychique

La psychanalyse n'a sans doute plus tout à fait la place qu'elle avait il y a encore quelques années auprès des psychiatres, des psychologues et du grand public. Cependant, de nombreuses notions issues du corpus théorique freudien nous sont aujourd'hui familières. On parle facilement de nos jours de refoulement, de déni ou de clivage, de toutes ces notions qui mettent l'accent sur un **inconscient** freudien marqué par le désir et l'importance de la sexualité infantile. De même, de très nombreuses expressions issues du vocabulaire freudien, comme le lapsus ou l'acte manqué, sont aujourd'hui passées dans le langage courant.

Il existe aujourd'hui une certaine appropriation sociale du vocabulaire et des concepts freudiens. Une notion psychanalytique essentielle, celle de **complexe d'Œdipe**, est devenue tout à fait banale auprès du grand public, bien qu'elle soit, par ailleurs, régulièrement battue en brèche aujourd'hui dans les médias. On a cherché depuis longtemps, en effet, à récuser le caractère universel de l'Œdipe. Des ethnologues comme Malinowski et beaucoup d'autres ont mis en cause son universalité. Les remaniements actuels de la famille et les rôles que les pères y exercent interrogent aujourd'hui les conceptions freudiennes souvent accusées de porter la trace de leur temps. La famille moderne dans nos pays apparaît en effet fragilisée, décomposée, recomposée, monoparentale ou homoparentale, même si la famille nucléaire peut rester un modèle au niveau de l'idéal social. En même temps, les particularismes, les valeurs et les traditions culturelles des différents groupes ethniques ou religieux viennent questionner ce que nous appelons les valeurs universelles. Si nous sommes tous persuadés des valeurs d'entraide et de bien commun propres à l'humanité, nous sommes cependant amenés à interroger nos certitudes concernant les bases essentielles de la société comme celles de la famille et notamment les rôles respectifs, à l'intérieur de celle-ci, du père et de la mère.

Depuis de nombreuses décennies, on a souligné le déclin du rôle du père au sein de la famille. En 1963 déjà, Alexander Mitscherlich publiait *Vers la société sans pères*¹ et Évelyne Sullerot montrait combien le père était devenu le maillon faible de la chaîne familiale, compte tenu des transformations du système familial non plus fondé sur la filiation mais sur le couple sexuel marié ou non. Deux livres récents, *L'Oubli du père*² et *Se passer du père ?*³, portent dans leur titre la même interrogation.

Le complexe d'Œdipe, qui noue la relation de l'enfant à ses deux parents – à son père et à sa mère – est une notion centrale du corpus freudien, un des concepts essentiels de la théorie, qui ne saurait être enlevé à l'ensemble de l'édifice sans que celui-ci ne soit dénaturé. Le complexe d'Œdipe est comme le *schibboleth*, le mot de passe, qui, avec l'inconscient, le refoulement et le transfert, fait partie des grands concepts qui réunissent l'ensemble des psychanalystes.

Pourquoi donc une telle fidélité de la part de la communauté analytique à une notion qui, comme toutes les autres, est sujette à l'usure du temps et pourrait être objet de remaniements ? Marcel

Gauchet résumait clairement ce point de vue dans une interview récente. Il remarquait que « la psychanalyse avait théorisé une famille archaïque dont elle n'avait pas vu qu'elle était en voie de liquidation. Aussi, aujourd'hui, les psychanalystes sont-ils très embarrassés avec une théorie du père, de la mère, de la famille, obsolète par rapport à la réalité de l'évolution sociale contemporaine. La reformulation de la théorie psychanalytique devrait avoir deux points de départ, à savoir la reconnaissance de cette appropriation par la culture contemporaine de la découverte psychanalytique et la prise en compte de la mutation des institutions familiales qui fait que l'histoire a continué à marcher et crée un paysage complètement différent de celui dans lequel s'est formulée la théorie freudienne⁴ ».

À l'accusation de dogmatisme, les psychanalystes ont toujours mis en avant que Freud lui-même n'avait pas cessé de réviser sa théorie au fil du temps et de forger de nouveaux concepts. En ce qui concerne le complexe d'Œdipe, Mélanie Klein a apporté des éléments décisifs en décrivant un Œdipe précoce⁵. L'organisation œdipienne de l'enfant peut aujourd'hui être évoquée à partir des interactions fantasmatiques précoces⁶, c'est-à-dire à partir de ce qui dans l'inconscient de la mère va permettre à l'enfant d'organiser un Œdipe.

Le complexe d'Œdipe, pour le commun des mortels, c'est ce qui marque l'attachement à la mère et la rivalité avec le père chez le petit garçon. Cela se passe dans le sens inverse chez la petite fille, sans que l'on ait eu besoin pour autant de changer l'appellation du complexe en l'intitulant complexe d'Électre.

L'intérêt du complexe d'Œdipe cependant n'est pas seulement qu'il renvoie l'enfant au rapport qu'il engage avec ses deux parents, mais qu'il ouvre chez lui l'accès à la reconnaissance de la double différence des sexes et des générations. Le complexe d'Œdipe renvoie l'enfant à une question, celle de ses origines, et aussi à celle qui concerne l'héritage, la filiation, la transmission et donc à l'histoire. Qui sont nos parents et qu'est-ce qu'ils nous ont transmis ?

La place du père et de la mère dans la théorie psychanalytique

Depuis quelques années déjà, un nombre considérable de travaux cliniques, psychopathologiques et psychanalytiques se sont essentiellement focalisés sur **la place de la mère** et sur ses effets sur le plan psychogénétique ou développemental chez l'enfant. L'accent porté sur ce que l'on a appelé **l'archaïque** avec Mélanie Klein et l'influence des auteurs postfreudiens, comme Winnicott, qui ont mis l'accent sur les toutes premières relations avec l'environnement maternel, ainsi que les travaux de John Bowlby sur l'attachement, ceux de Thomas Berry Brazelton, de Edward Tronik ou de Colwyn Trévarthen sur l'intersubjectivité primaire, y sont certainement pour beaucoup. Tous ces travaux ont beaucoup apporté à notre compréhension des tout premiers développements de l'enfant, mais **au risque d'une certaine désexualisation** de nos conceptions, d'une non-prise en considération de l'importance de la différence des sexes qui préside au destin de l'enfant. La double référence au père et à la mère reste, en effet, indispensable à la compréhension du fonctionnement de la psyché, compte tenu des multiples configurations, des scénarios pluriels, des images différentes et des divers fantasmes que ces figures ou ces imagos suscitent. Par ailleurs, on a beaucoup reproché à Freud de n'avoir pas suffisamment porté son attention sur la mère et d'avoir construit une métapsychologie trop **phallocentrée** et donc trop fortement référée au père. En d'autres termes, Freud se serait par trop appuyé sur le **complexe paternel**.

À côté de Mélanie Klein et d'Anna Freud, de nombreuses analystes femmes comme Hélène Deutsch, Ruth Mack Brunswick, Karen Horney et bien d'autres ont contesté, en leur temps, les positions de Freud sur le **complexe de masculinité**. La mère comme premier objet d'amour de l'enfance ne devait-elle pas supplanter le père comme figure dominante ? Et Freud lui-même n'avait-il pas révisé sa théorie de l'angoisse, en 1926, dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, en écrivant que l'angoisse de séparation avec la mère était tout aussi importante que l'angoisse de castration ? Pour Eli Zaretsky, « Dans les années 1930, l'effort déboucha sur un déplacement majeur de paradigme analytique : du père vers la mère, de la castration vers la séparation et de l'autorité vers la dépendance⁷ ».

L'identification maternelle de Winnicott

Freud reconnaissait lui-même qu'il n'aimait pas être à la place de la mère lors des mouvements de transferts maternels de ses patients⁸. Aveu qui le situe aux antipodes de Winnicott qui écrit que l'analyste se doit d'être à la place de la mère pendant la cure. « L'analyste est dans une situation comparable à celle de la mère d'un enfant à naître ou d'un nouveau-né », écrit-il dans *La Haine dans le contre-transfert*. Les conceptions de Donald Woods Winnicott ont, en effet, profondément modifié la compréhension du champ analytique. À la théorie freudienne des pulsions, il a associé une conception nouvelle de l'organisation de la psyché qui tient compte de l'environnement et de la psyché maternelle. L'hypothèse fondamentale de Winnicott est la suivante : un environnement suffisamment bon et adapté aux soins du bébé est nécessaire au développement de l'enfant et à la construction du psychisme. Ses théories mettent l'accent sur les relations d'objet, sur la primarité de l'amour de l'objet et sur le lien.

Le chapitre de *Jeu et réalité*, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant⁹ », est sans doute un des textes de Winnicott qui a eu le plus d'impact en France. Nombreux sont les chercheurs qui s'en sont inspirés. Serge Lebovici, en a fait un des axes de sa réflexion dans son livre sur les interactions précoces, *Le Nourrisson, la mère et le psychanalyste*, paru en France en 1983¹⁰. Son livre a contribué à faire connaître, en France, les travaux de Charles Brenner, de Robert N. Emde, de Thomas Berry Brazelton, de Edward Tronik, de Daniel Stern et, depuis, de Colwyn Trevarthen. Tous, après Winnicott, se réfèrent au dialogue d'œil à œil et au bain d'affect qui caractérise les échanges de la mère et du bébé.

« Que voit le bébé quand il regarde le visage de sa mère ? Je suggère ici que, d'ordinaire, ce que le bébé voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et l'image qu'elle donne d'elle-même est liée à ce qu'elle voit devant elle¹¹. » Serge Lebovici insistait sur la relation en miroir et la réciprocité du processus. Le nourrisson se voit dans le visage de sa mère, mais elle se voit aussi, le regardant. Le processus est en abyme. Il fonde le processus de maternalisation et de parentalisation.

Dans ce dialogue d'œil à œil, dans ce bain d'affect, le regard mutuel permet, en effet, à l'image de soi de se constituer : « Le visage maternel est le lieu unique où peuvent s'intégrer, en un même espace, des états affectifs différents dissociés les uns des autres.

L'observation de la dyade mère/nourrisson montre les changements qui affectent les visages de chacun en fonction des modifications survenant chez l'autre. Il se produit une sorte de modulation permanente du visage de la mère en fonction de ce qu'elle perçoit chez le bébé, de telle sorte qu'elle tend à lui communiquer ce qu'elle a perçu de son état affectif », écrit également Serge Lebovici¹².

« Dans le développement émotionnel de l'individu, le précurseur du miroir, c'est le visage de la mère », écrit Winnicott. « L'article de **Jacques Lacan** sur le stade du miroir m'a certainement influencé. Il traite de la fonction du miroir dans le développement du moi de tout individu. Cependant, Lacan ne met pas en relation le miroir et le visage de la mère ainsi que je me propose de le faire », ajoute-t-il. Lacan est-il, cependant, si loin de Winnicott ?

En apparence, les perspectives ne semblent pas les mêmes. Lacan décrit un « stade », un moment du développement psychique de l'enfant, mais aussi une « fonction », une « structure », qui révèle les relations d'aliénation que le moi entretient avec son image, situant d'emblée l'instance du moi « dans une médiation par le désir de l'autre » et dans une ligne de fiction à jamais irréductible. Winnicott décrit un système à double direction, qui fonctionne dès la naissance, impliquant autant le regard de la mère que celui de son bébé. Le dialogue d'œil à œil est en abyme.

Dans « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », Lacan décrit ainsi ce moment jubilatoire qui caractérise, dès le sixième mois, la rencontre du bébé avec son image dans le miroir¹³. Il s'appuie sur les travaux d'Henri Wallon qui ont décrit le transitivisme infantin. Il s'agit pour Lacan « d'une véritable captation par l'image de l'autre », « l'enfant qui voit tomber un enfant pleure, l'enfant qui bat dit avoir été battu, etc. ». « Cette captation par l'imaginaire de la forme humaine, entre six mois et deux ans et demi, domine, écrit Lacan, toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable¹⁴. » Ainsi, « le sujet s'identifie dans son sentiment de soi à l'image de l'autre et l'image de l'autre vient à captiver en lui ce sentiment ». « C'est *dans l'autre* que le sujet s'identifie et même *s'éprouve* tout d'abord », écrit-il dans « Propos sur la causalité psychique¹⁵ ». Cette dernière formulation évoque toute la magie de la rencontre avec le visage humain. « Image = magie », écrit Man Ray.

Cette question de « l'éprouvé » paraît rejoindre ici les perspectives développées par Winnicott dans son article sur le rôle de miroir du visage de la mère et sur les éprouvés primaires que celle-ci offre à son bébé. L'ensemble des recherches actuelles sur les premiers temps de la vie psychique, en particulier celles de **Colwyn Trévarthen**, ont donné, en effet, leur pleine valeur à l'hypothèse de Winnicott d'une mère fonctionnant comme miroir primaire des états internes du bébé. En outre, elles ont précisé que cette fonction miroir est nécessaire pour que le bébé puisse entrer en contact avec son propre monde affectif, voire son propre monde représentatif. Le chemin de soi à soi n'est pas immédiat. D'emblée il passe par l'autre, et le reflet de soi dans l'autre, pour se constituer. Le narcissisme primaire ne peut plus se penser sans l'objet¹⁶.

Colwyn Trévarthen appelle *intersubjectivité primaire* cette conscience réceptive aux états subjectifs des autres personnes. Il existe pour lui, en effet, une intersubjectivité primaire innée. À peine nés, les nourrissons montrent des capacités d'expression communicatives avec leur environnement humain. L'apparence visible du visage de la mère est reconnue quelques heures après la naissance « grâce à la capacité du nouveau-né à désirer l'interaction avec les sentiments représentés par les expressions faciales ou les vocalisations d'autrui¹⁷ ».

Peter Fonagy a également décrit cette activité réfléchissante de la mère. Et Daniel Stern, dans *Le Monde interpersonnel du nourrisson*¹⁸, met en avant les différentes émergences du sens de soi comme point de départ de cette expérience subjective. Ce **sens de soi émergent** apparaît, pour Daniel Stern, dès la naissance.

Les récents travaux de **Giacomo Rizzolati** sur les *neurones miroirs*¹⁹ soulignent également l'importance de cette interactivité. Notre propre

capacité à appréhender les réactions émotionnelles d'autrui est corrélée à un ensemble déterminé d'aires neurologiques caractérisées par des propriétés miroirs. Les neurones miroirs sont capables de s'activer aussi bien pendant la réalisation d'une action que lors de l'observation de cette même action par d'autres personnes. À l'instar des actions, les émotions apparaissent aussi comme étant immédiatement partagées. Les liens qui nous unissent aux autres sont donc profondément enracinés en nous et nous ne pouvons concevoir un *moi* sans un *nous*.

Peter Brook déclarait dans une interview qu'avec les découvertes des neurones miroirs, les neurosciences commençaient à comprendre ce que le théâtre savait depuis toujours. Pour le célèbre metteur en scène britannique, le travail de l'acteur n'aurait aucun sens s'il ne pouvait partager les bruits et les mouvements de son propre corps avec les spectateurs, en les faisant participer à un événement qu'ils doivent eux-mêmes contribuer à créer²⁰.

« L'analyste est à la place de la mère... »

Winnicott, on le sait, a d'abord été pédiatre avant d'être psychanalyste. Cette double expérience apparaît clairement dans son livre *De la pédiatrie à la psychanalyse*²¹. Comme l'a souligné Pontalis, en France, le parcours se fait dans les deux sens, le mouvement est d'aller et retour. Les théories de Winnicott sont issues autant d'une pratique de la psychanalyse d'adulte et des patients limites (*borderline*) que de son expérience de consultant mère/bébé. La double source de cette inspiration apparaît clairement dans les remarques de Winnicott concernant la clinique de *l'enfant observé* et celle de *l'enfant reconstruit* par la psychanalyse. « En étendant le travail de Freud au traitement des cas limites, il nous est possible de reconstruire la dynamique de la petite enfance²² », écrit-il.

Sur ce chemin, une longue analyse personnelle permit à Winnicott de retrouver l'enfant en lui, avec sa vulnérabilité et sa créativité, mais aussi *la mère en lui*, qui entoure l'enfant ou le patient de ses soins. À partir de cette expérience, Winnicott a proposé une théorie du cadre conçue comme un lieu de symbolisation, non seulement du fait du travail de construction propre à l'analyse, mais aussi du fait du lien étroit et intime qui se crée entre deux psychismes, celui de l'analyste et celui du patient. Cette intimité psychique partagée, analogue à celle que la mère et l'enfant vivent en commun, permet de retrouver dans la cure le cadre maternel du *holding*. Dans *Jeu et Réalité*, Winnicott évoque, à propos des phases de régression et de dépendance dans la cure, « la capacité de l'analyste (c'est-à-dire la mère) de s'identifier au patient, (son bébé)²³. »

« L'analyste n'est pas, certes, la propre mère du patient²⁴ », écrit Winnicott. Mais quelle fascination, cependant, cette place exerce-t-elle sur lui, sur sa pratique comme dans la théorie qu'il construit ! Nombreux sont les textes dans lesquels Winnicott renvoie en effet l'analyste à cette identification maternelle et à l'empathie qu'elle implique. « L'analyste est dans une position comparable à celle de la mère d'un enfant à naître ou d'un nouveau-né », écrit-il dans « La haine dans le contre-transfert²⁵ ». « J'ai dû remplacer la mère massivement pour permettre à la patiente de prendre un nouveau départ en tant que personne », écrit-il à propos d'une ancienne patiente à laquelle il envoie la photographie de son visage ridé, si proche des traits de sa nourrice²⁶. « Dans la mesure où le patient a régressé, le divan c'est l'analyste ; les coussins sont les seins, l'analyste est la mère à une certaine époque du passé²⁷. »

« L'analyste est comme une mère vivante qui se laisse aimer et haïr, découvrir comme réelle et utilisable²⁸ », écrit-il.

L'intimité psychique partagée de la cure, la préoccupation et la sollicitude (*concern*) éprouvées par l'analyste envers son patient, son écoute sensible, prennent ainsi pour modèle l'attitude et l'*empathie*²⁹ maternelle pour son bébé³⁰. Il s'agit d'apporter au patient l'écoute sensible de l'analyste analogue au *fond maternel silencieux*.

L'analyste est une surface réceptive et malléable, il faut que son altérité soit suffisamment effacée, qu'il n'ait pas recours trop rapidement à l'interprétation par exemple, pour que le patient puisse « l'utiliser » comme *médium malléable* et accéder ainsi à de nouvelles capacités symbolisantes. La mère « suffisamment bonne » ou « normalement dévouée » n'est pas seulement celle qui s'ajuste à son bébé, c'est aussi celle qui s'efface suffisamment devant lui, pour lui donner l'illusion qu'il est le créateur du sein.

Dans cette perspective, le travail de l'analyse ne consiste pas seulement à interpréter le discours du patient mais aussi à permettre, du fait même de la régression, de faire surgir du *non-advenu*, du jamais vécu, qui prend alors sens dans l'espace de la cure, du fait d'une actualisation par le transfert.

La cure devient ainsi l'espace privé d'une illusion transféro-contre-transférentielle vécue à deux, véritable **espace transitionnel** où s'élaborent des émotions communes.

The Tree – L'Arbre de Winnicott

L'un des exemples les plus saisissants de ce travail contre-transférentiel est sans doute celui que l'on peut trouver dans un poème de Winnicott, *The Tree – L'Arbre*, que celui-ci adresse à son beau-frère, James Britton, à l'âge de 67 ans, au moment où l'un de ses patients, Harry Guntrip, termine son analyse avec lui.

« Il y avait des épines qui devaient sortir de moi. Cela ne m'était pas arrivé auparavant et j'espère que cela ne se reproduira pas », écrit-il, alors, à son beau-frère³¹.

Voici le poème :

*Mother below is weeping / Ma mère sous l'arbre pleure,
weeping / pleure,
weeping / pleure,*

*Thus I knew her / C'est ainsi que je l'ai connue
Once, stretched out on her lap / Un jour, étendu sur ses genoux
as now on dead tree / Comme aujourd'hui sur l'arbre mort
I learned to make her smile / J'ai appris à la faire sourire
to stem her tears / À arrêter ses larmes
to undo her guilt / À abolir sa culpabilité
to cure her inward death / À guérir sa mort intérieure
To enliven her was my living. / La ranimer me faisait vivre³².*

Le poème peut sans doute être considéré comme un fragment de l'auto-analyse de Winnicott. Il surgit comme un symptôme étrange et tardif, qui vient contredire la biographie officielle de son auteur³³.

Clare Winnicott, dans un texte traduit en français et paru dans *L'Arc*³⁴ en 1977, évoque la mère de Donald Winnicott comme une personne « vive, pleine d'entrain, capable de montrer ses sentiments et de les exprimer librement³⁵ ». Face à ce tableau idyllique et officiel fait par une épouse, devrait-on donc imaginer l'hypothèse inverse d'une mère déprimée, sollicitant la présence et les capacités réparatrices de son fils ?

D'où vient donc ce poème, écrit sur le tard par Winnicott, puisse venir, en effet, presque disqualifier – en tout cas interroger – ce tableau idyllique en mettant en scène une mère déprimée, une mère dévitalisée, une mère « morte » en quelque sorte, qu'un petit garçon doit ranimer, faire sourire et faire revivre ? De quelle histoire oubliée ou déniée, de quelle douleur secrète les images saisissantes de ce

poème sont-elles donc le reflet ? De quelle relation secrète avec une imago maternelle aussi atone et dévitalisée, de quel noyau incommunicable de Winnicott lui-même, ce poème pourrait-il être le vestige ?

Devient-on donc analyste pour autre chose qu'une douleur d'enfant ? Winnicott n'hésitait pas à vivre ses émotions dans la cure, jusqu'à pleurer avec certains de ses patients, lorsque la régression du transfert (et du contre-transfert) le lui permettait. Margaret Little, qui fut son analysante, raconte qu'il l'accompagnait en lui tenant les mains, jusqu'au plus profond de sa douleur, versant des larmes à ses côtés, lors de séances aux émotions intenses, lorsque celle-ci était submergée par des angoisses d'abandon³⁶.

Identifié à une mère vivante, Winnicott utilise le terme « *concern* », de *sollicitude*, pour requalifier la position dépressive de Mélanie Klein. Le terme de sollicitude désigne « de façon positive un phénomène qui est décrit *négativement* par le terme de culpabilité ». Au *trou* fait dans le corps de la mère du fait de l'amour instinctuel, doit succéder le *don* qui répare et restaure la mère, si celle-ci survit et sait reconnaître le geste du don³⁷.

Ces mots expriment l'espoir d'émouvoir la mère et de restaurer un environnement défaillant. Cet espoir, c'est celui qui anime Winnicott face à cette mère désespérée qui s'effondre dans son poème *The Tree*. C'est aussi celui qui anime le bébé tourné vers le visage/miroir de sa mère pour lui demander de le réfléchir, c'est aussi celui du bébé-météo scrutant le visage de sa mère, comme nous adultes, nous scrutons un ciel que nous espérons sans nuages.

« J'ai appris à la faire sourire et à arrêter ses larmes, à guérir sa mort intérieure » (*I learned to make her smile, to steam her tears, to cure her inward death*). Le sourire, qui est la plus spirituelle des manifestations physiques, est au commencement de l'identité que nous renvoie le visage maternel. La Joconde nous adresse cette mystérieuse alchimie du sourire maternel en nous renvoyant à la fonction-miroir du visage humain qui définit notre identité et aussi notre altérité. « Le miracle de la beauté féminine s'inscrit dans cette visibilité du sourire qui fait voir l'intime tout en réservant sa part d'énigme », écrit Julia Kristeva³⁸.

Identifié dans son activité d'analyste à une mère attentive, empathique et capable d'une tendre sollicitude vis-à-vis de son enfant, Winnicott ne cherchait-il pas à guérir la mère qui était en lui ?

L'ouverture vers le père

Beaucoup d'auteurs ont critiqué cette surenchère contemporaine du **maternel**, en rappelant, comme Catherine Chabert³⁹ par exemple, que le père de la psychanalyse avait, pour autant, accordé à la féminité une place de choix dans ses « Nouvelles Conférences » (1932), en particulier dans sa conférence intitulée « La féminité ».

En fait, comment se passer du père et de la mère sans construire une métapsychologie essentiellement centrée autour du narcissisme, en excluant tout signe de différence, en niant le rôle du sexuel au profit d'une pulsionnalité purement auto-conservatrice ?

Parmi les couples d'opposés qui s'affrontent et s'unissent dans la dialectique de la pensée freudienne, le **Masculin/Féminin** occupe une place paradigmatique, et cette place se tient dans les réseaux compliqués du complexe d'Œdipe. Qu'il s'agisse de la fille ou du garçon, **l'ouverture vers le père** constitue, en effet, un tournant essentiel.

« La fille, sous l'influence de l'envie du pénis (du complexe de castration), est évincée de la liaison à la mère et entre dans la situation œdipienne comme dans un port », écrit Freud dans sa

conférence sur « La féminité⁴⁰ ». Le père, objet d'attraction et figure de déplacement des mouvements pulsionnels, incarne donc l'espoir d'un dégagement par rapport à l'emprise ou à l'empreinte maternelle. Même si la flambée passionnelle pour le père doit elle aussi s'éteindre, même si l'interdit et la réalité se conjuguent pour empêcher la poursuite des buts œdipiens, le passage de la mère au père témoigne d'une mobilité possible, d'une fragmentation de l'excitation érotique qui en rend l'économie plus aisée. À partir du renoncement à l'objet maternel originaire, l'être humain s'engage, en utilisant l'énergie libidinale ainsi libérée, vers de nouveaux objets et de nouveaux investissements.

Chez le garçon, le désir amoureux pour la mère et l'opposition rivale au père suivent un cours bien connu à partir de la sexualité phallique. Le danger de perdre le pénis, la menace de punition pour la transgression incestueuse et parricide, contraint le garçon à renoncer aux souhaits œdipiens. Ce renoncement est la condition et la garantie d'une mesure de protection à la fois narcissique et objectale. Narcissique, du côté de la préservation de l'intégrité corporelle. Objectale, en termes d'assurance de conservation de l'amour de la part de l'objet. C'est sur cette base que s'établit le Surmoi postœdipien, fondement à la fois protecteur et interdicteur.

Par ailleurs, si le complexe d'Œdipe nous renvoie à la différence des sexes et à la différence des générations, il nous renvoie aux questions portant sur la sexualité et à celles qui interrogent l'origine.

La paternité comme « fiction légale »

D'où viennent les enfants ? Telle est la question. Et surtout comment les enfants viennent-ils dans le ventre de la mère⁴¹ ?

Le ventre maternel ne fait pas partie de l'énigme car sur ce point, il suffit de s'en remettre au témoignage des sens. La meilleure preuve est la trace négative de ce savoir : celle laissée par le refoulement ! « Je n'ai jamais vu ma mère enceinte de mon petit frère ! », entend-on dire parfois. Les analystes femmes qui ont été enceintes durant leur vie professionnelle savent que jusqu'au dernier mois de leur grossesse, certains de leurs patients ne se sont encore aperçus de rien !

L'inconnu est donc ailleurs : « Qui a mis cet enfant dans le ventre de ma mère ? Comment est-il arrivé là ? » Toutes ces questions font du père **le premier inconnu**, avant de le constituer en modèle de toutes les théories hypothético-déductives⁴². En effet, si être né de sa mère est un fait vérifiable et donc incontestable, savoir avec certitude qui est son propre père est une autre affaire. « *Mater certissima, pater semper incertus* » dit l'adage classique⁴³.

Freud transforme ce principe d'incertitude en atout majeur pour le père : « **La paternité est une conjecture**, elle est édifiée sur une déduction et un postulat, alors que la maternité est attestée par le témoignage des sens », écrit-il dans *L'Homme Moïse*.

Le passage de la mère au père est donc pour Freud « une victoire de l'esprit sur les sens », « *Einen Triumph der Geistigkeit über die Sinnlichkeit* », « un triomphe de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle et donc un progrès de la civilisation⁴⁴ ». De toutes les théories, celle du père serait donc la première, jusqu'à marquer l'entreprise intellectuelle dans son ensemble.

Freud rend cet hommage de l'esprit au père à la fin de sa vie dans son livre *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Cependant, quarante ans plus tôt, il écrivait quelque chose d'assez proche à son

ami Wilhelm Fliess qui venait d'avoir un fils.

À l'occasion de cette naissance, Freud adresse à Fliess, fin 1899, à la veille du nouveau siècle, un court poème, au moment où il vient de publier *L'Interprétation des rêves*. Il s'agit d'un des rares poèmes écrit par Freud que nous connaissions⁴⁵ :

« **Salut,**

Au fils vaillant qui, sur l'ordre du père,

Est apparu au bon moment.

Pour lui être de secours et collaborer à l'ordre sacré.

Mais salut aussi au père qui a trouvé

à endiguer la puissance du sexe féminin

pour qu'il porte sa part d'obéissance à la Loi.

Non plus signalé par la secrète lueur

comme la mère,

il en appelle, pour sa part, aux puissances supérieures :

la *déduction*, la *foi* et le *doute*⁴⁶. »

Pour Freud, il s'agit bien « *d'endiguer la puissance du sexe féminin* », d'arracher l'homme (et la femme) à la Nature. La paternité apparaît donc comme un saut au-delà des données naturelles qui sont, elles, suffisantes pour penser la maternité.

La mère représente pour l'individu le pôle érotique. Elle est la première figure d'attachement mais elle est aussi la première séductrice. Elle éveille les sens de l'enfant. Le père a un rôle de pare-excitation, de tiers et d'interdicteur. Le rôle du père est de séparer l'enfant de la mère et de le faire entrer dans le monde social.

Il représente la Loi, qui est celle de l'interdiction de l'inceste.

La fonction symbolique de l'Œdipe est bien de s'opposer aux désirs de l'enfant et de subir la loi du père⁴⁷.

Freud évoque dans son poème **la déduction, la foi et le doute**.

La déduction évoque les opérations hypothético-déductives et la raison. L'acte de foi relève plutôt de la croyance ou de la religion.

On peut à cet égard évoquer ici le concept de Lacan de

Nom-du-Père, qui est associé à la notion de symbolique et qui apparaît comme une sorte de laïcisation de la notion religieuse de Dieu-le-Père commun au monothéisme patriarcal⁴⁸.

Lacan et le Nom-du-Père

Lacan a proposé cette notion de Nom-du-Père et de signifiant paternel en évoquant les *Mémoires* du Président Schreber pour décrire le mécanisme de forclusion, de rejet, de *Verwerfung*, du signifiant paternel propre à la psychose⁴⁹. Cette notion est étroitement associée pour Lacan à celle de Symbolique qui s'oppose au Réel et à l'Imaginaire.

C'est le Nom-du-Père qui, pour Lacan, est forclos dans la psychose.

Ce sur quoi Lacan insiste, ce n'est pas « la façon dont la mère s'accommode ou s'occupe de la personne du père, mais du cas qu'elle fait de sa Parole, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la Loi⁵⁰. »

Lacan remarque que, si l'observation du rôle du coït dans la génération est un fait reconnu de tous, il n'a néanmoins dans cette question du Père, « pas la moindre importance ». Car, si le contexte symbolique l'exige, « la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine, ou dans tel monolithe où il sera censé siéger. C'est donc bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, [c'est-à-dire] d'une reconnaissance non pas du père réel mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père⁵¹ ».

Le Nom-du-Père est donc ce qui permet de se passer du père. On pourrait évoquer cette formule de James Joyce dans *Ulysse*, que Lacan a également commenté : « La paternité est **une fiction légale**⁵². » Et cette autre : « La paternité, en tant qu'engendrement conscient, n'existe pas pour l'homme ; c'est un état mystique, une transmission apostolique, du seul générateur au seul engendré. » À preuve, le livret de famille. Il n'y a pas de livret de famille monoparentale. Dans le livret de famille, le « père » est toujours là, comme *fiction légale*, ne serait-ce que sous la catégorie négative de père inconnu⁵³.

Qu'est-ce donc qu'un père aujourd'hui ? Le patriarcat a été remplacé dans nos pays par *l'autorité parentale partagée*. La mère représente d'ailleurs souvent aujourd'hui l'autorité familiale du fait de l'effacement du père ou même de sa disparition pure et simple comme dans les familles monoparentales.

« Pas de père éducateur, mais plutôt en retrait de tous les magistères » dit Lacan, qui dénonce la position d'Éducateur, de Législateur, du père de Schrëber, l'auteur de la *Gymnastique de chambre*, qui était un réformateur au zèle missionnaire. Il ne s'agit pas pour autant pour lui de prôner un père démissionnaire. Il s'agit du « **juste mi-dieu** », écrit Lacan dans le Séminaire RSI (séance du 21 janvier 1975), formule qui se réfère au juste milieu entre le père trop interventionniste et le père absent. On est loin du **Père Goriot** de Balzac qui s'était senti Dieu en devenant père ! Le père-dieu, celui qui insuffle la vie, s'est effondré en même temps que Dieu-le-Père dans la sécularisation générale. Le père, comme le soulignent les sociologues, apparaît comme le maillon faible de la chaîne familiale, le lien mère-enfant résistant beaucoup mieux aux distorsions actuelles des familles à géométrie variable⁵⁴.

Filiation et transmission : l'intergénérationnel

Dernier point, la filiation. De quoi les parents sont-ils les dépositaires ? Quels désirs, quelles pensées inconscientes les occupent et quels traumatismes transmettent-ils à la génération qui les suit ? Serge Lebovici a développé cette notion de transmission intergénérationnelle en évoquant le **mandat** que l'enfant reçoit à sa naissance. **L'arbre de vie** de chaque enfant plonge d'abord ses racines dans le terreau familial et au premier chef dans l'histoire de ses parents.

La lignée d'Œdipe est paradigmatique à cet égard. Dans sa tragédie, Sophocle met en scène le drame d'un enfant abandonné qui ignore tout de ses origines, de sa lignée, de sa filiation et qui va transgresser deux interdits majeurs de la civilisation : le parricide et l'interdit de l'inceste. De fait, Œdipe est un jeune homme qui vient venger **un abus sexuel** que son père a commis. Œdipe est habité en effet par une histoire traumatique qui le précède. Une histoire « **boiteuse** », dont Jean-Pierre Vernant a fait la généalogie⁵⁵. Œdipe fait partie d'une lignée qui remonte à Cadmos, le fondateur de Thèbes, un roi qui s'est attiré le ressentiment d'Arès, le dieu de la guerre. Le fils de Cadmos, Polydoros, a cédé le pouvoir à son propre fils Labdacos, dont le nom signifie le « **boiteux** ». Quand Labdacos disparaît, son fils Laïos est à peine âgé d'un an. Il est hors d'état d'exercer la souveraineté et donc contraint à l'exil. Il trouve refuge chez le roi Pélopes qui lui offre généreusement l'hospitalité. Devenu adulte, Laïos tombe amoureux du fils de Pélopes, Chrysispe. Mais au lieu de le séduire, il le viole ; le jeune homme, de désespoir, se donne la mort. Son père Pélopes lance donc contre Laïos une imprécation solennelle en demandant que la lignée des Labdacides ne puisse se perpétuer et qu'elle soit vouée à l'anéantissement.

Le nom de Labdacos signifie « le boiteux » et le nom de Laïos n'est pas non plus transparent. Il peut signifier en grec qu'il est un homme « gauche », écrit Jean-Pierre Vernant. Laïos « gauchit » en effet toutes ses relations, à tous égards. D'une part, du point de vue de la succession qui devrait, à travers son père Labdacos, son grand-père Polydoros, son arrière-grand-père Cadmos, lui revenir directement et le placer à Thèbes sur le trône. Or il en a été écarté, *détourné, éloigné* : la succession est donc « *déviée* ». Laïos présente aussi une déviation, puisqu'au lieu de prendre une épouse, il se tourne vers un jeune garçon. Mais surtout, il gauchit le jeu amoureux en s'imposant par la violence à Chryssippe et en transgressant les lois de l'hospitalité. Pour ce crime, les dieux ont donc décidé de punir Laïos pédophile. Le mariage de Laïos et de Jocaste reste stérile. Laïos demande à l'oracle de Delphes ce qu'il faut faire pour avoir un fils, afin que le chemin de la souveraineté suive enfin une *ligne droite*. L'oracle lui répond : « Si tu as un fils, il te tuera et il couchera avec sa mère. » Laïos est épouvanté et il n'a que des rapports contre-nature avec sa femme Jocaste, jusqu'au jour où celle-ci, lassée, l'enivre et se retrouve enceinte.

On connaît la suite. À la naissance d'Œdipe, Laïos décide de le laisser exposé sur le mont Cithéron pour qu'il soit dévoré par les bêtes sauvages, en le confiant à un berger qui lui passe une courroie dans les pieds pour le porter sur son dos (d'où le nom *Oi-dipos* : pieds percés). Œdipe sera recueilli par un couple stérile, le roi Polybe et la reine Périboéa, qui vont l'adopter. Ainsi, même s'il ne « boite » pas au sens plein du terme, comme son grand-père Labdacos ou son père Laïos, Œdipe reste lui aussi *écarté* du pouvoir, *éloigné* de sa terre natale. Il garde sur son pied la marque de *cet écart* qu'on lui a imposé, de la distance où il se trouve par rapport au lieu où il devrait être, à ce qui constitue ses véritables origines. Il est donc lui aussi dans un état de *déséquilibre*.

La suite est bien connue. On révèle à Œdipe qu'il n'est pas le fils de Polybe et de Périboéa. Il part consulter l'oracle qui lui dit qu'il tuera un jour son père et qu'il couchera avec sa mère. Horrifié, Œdipe s'enfuit, s'exile vers Thèbes et rencontre sur le chemin la Sphinge qui lui demande : « Quel est l'être qui a une seule voix, une seule façon de parler, mais qui a deux pieds, trois pieds, quatre pieds », *dipous, tripous, tétrapous ? Oi-dipous*, pieds enflés ou pieds troués, veut dire également « *bipède* ». Le nom d'Œdipe semble déjà lourd d'une réponse.

La faute du père précède donc celle du fils. Le double crime d'inceste et de parricide d'Œdipe apparaît comme lié au mandat intergénérationnel qui lui a été transmis. Œdipe viendrait-il venger l'abus sexuel commis par le père ? Ce qui est transmis par l'histoire des parents n'est pas moins important que ce qui émerge des désirs parricides et incestueux du fils⁵⁶.

Une fonction symbolique

La figure du père s'efface donc derrière sa fonction symbolique. À un moment de l'histoire, cette fonction a pu aller de pair avec un pouvoir social de type patriarcal. La famille nucléaire, l'égalité juridique entre les hommes et les femmes ont dépourvu le père de ses pouvoirs, ou tendent à le faire, remarque Michel Tort⁵⁷. L'effacement de la figure paternelle, sa disparition annoncée n'empêchent pas le père de rester au centre de la configuration familiale et l'on peut voir les dangers qui se présentent lorsque la fonction paternelle ne peut être assumée. Tout se joue dans le *désir* de la mère et dans le jeu de sa parole qui transmet à l'enfant une fonction symbolique sans lequel celui-ci ne saurait se construire. La mère n'est donc pas seulement celle du

holding et du *handling*, elle n'est pas seulement celle qui donne les soins, elle est aussi celle dont le désir implique (ou non) le père et aussi la configuration œdipienne. Ce qui s'oppose au désir incestueux de l'enfant, c'est l'intimité des parents, c'est leur lien. Le père apparaît comme tiers et comme obstacle qui s'oppose aux désirs de fusion de la mère et au désir incestueux de l'enfant. Il vient soutenir le processus d'individuation et de séparation. Sur le chemin de l'indépendance, ce qui compte pour l'individu, c'est la capacité de se séparer, c'est, comme l'écrit Winnicott, *la capacité d'être seul*⁵⁸.

Jean-François Rabain

Jean-François Rabain est pédopsychiatre et psychanalyste. Attaché à l'hôpital de La Salpêtrière. Ancien membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris.

Derniers articles sur le sujet :

- « L'arbre de Winnicott », Jacques Bouhsira et Marie-Claire Durieux (dir), *Winnicott insolite. Monographies de psychanalyse*, PUF, 2004.
- « L'empathie maternelle de Winnicott », *Revue française de psychanalyse*, n° 3 : *L'empathie*, 2004.
- Book Review. /Playing with Winnicott// (Jouer avec Winnicott) / /by André Green./The international Journal of Psychoanalysis./ Vol. 86. December 2005. Part 6. p.1748-1754.

¹ Gallimard, 1981 (1re édition 1969).

² Jacques André et Catherine Chabert (dir.), *L'Oubli du père*, PUF, 2004.

³ Christian Demoulin, *Se passer du père ?*, Érès, 2009.

⁴ Marcel Gauchet, « La psychanalyse permet de devenir soi-même », *Nouvel Observateur*, n° 2369, 1-7 avril 2010.

⁵ Mélanie Klein, « Les stades précoces du conflit œdipien » (1928), *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Payot, 1989, p. 229.

⁶ Serge Lebovici et Serge Stoléru, *Le Nourrisson, la mère et le psychanalyste*, Bayard-Centurion, 1999.

⁷ Eli Zaretsky, *Le Siècle de Freud*, Chapitre 8, « Le tournant vers la mère », Albin Michel, 2008, p. 248.

⁸ « Freud m'avait dit : « Je n'aime pas être la mère dans un transfert. Cela me surprend et me choque toujours un peu. Je me sens tellement masculin. » » Hilda Doolittle, « Mon analyse avec Freud », *L'Avent*, p. 65, Denoël, 1977.

⁹ Donald Winnicott, « *Mirror-role of mother and family in child development* », *Playing and Reality*, Tavistock Publ., 1971.

¹⁰ Serge Lebovici et Serge Stoléru, *Le Nourrisson, la mère et le psychanalyste*, op. cit.

¹¹ « Et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit », traduisent Claude Monod et Jean-Bertrand Pontalis dans *Jeu et Réalité* (Gallimard, 1975). « *What does the baby see when he or she looks at the mother's face? I am suggesting that, ordinarily, what the baby sees is himself or herself. In other words, the mother is looking at the baby and what she looks like is related to what she sees there.* » Donald Winnicott. *Playing and Reality*, op. cit., p. 112.

¹² Serge Lebovici et Serge Stoléru, *Le Nourrisson, la mère et le psychanalyste*, op. cit. p. 163.

¹³ « Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'images du semblable et le drame de la jalousie primordiale, la dialectique qui dès lors lie le je à des situations socialement élaborées. C'est ce moment qui décisivement fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui. » Jacques Lacan, « Le stade du miroir », *Écrits*, Le Seuil, 1966. p. 94.

¹⁴ « Première captation par l'image où se dessine le premier moment de la dialectique des identifications. Il est lié à la perception très précoce chez l'enfant de la forme humaine, forme qui fixe son intérêt dès les premiers mois et même pour le visage humain dès le 10e jour », écrit Lacan en 1948 (« L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, op. cit., p. 112).

¹⁵ Jacques Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, op. cit., p. 181.

¹⁶ René Roussillon, « L'intersubjectivité et la fonction messagère de la pulsion », *Psychiatrie française*, 2/2004.

¹⁷ *Devenir*, n° 4, 2003.

¹⁸ PUF, 2003.

¹⁹ Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia, *Les Neurones miroirs*, Odile Jacob, 2008.

²⁰ *Ibid.*, p. 7.

²¹ Donald Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse (Through Pediatrics to Psycho-*

Analysis), Payot, 1989 (1re édition 1987).

22 Donald Winnicott, « La théorie de la relation parent-nourrisson », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 256.

23 Donald Winnicott, *Jeu et Réalité, op. cit.*, p. 188.

24 Donald Winnicott, « Les formes cliniques du transfert (1955) », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 189.

25 Donald Winnicott, « La haine dans le contre-transfert », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 56.

26 Donald Winnicott, *Jeu et Réalité, op. cit.*, p. 159.

27 Donald Winnicott, « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 141.

28 « Pour le névrosé, le divan, la chaleur et le confort peuvent être le symbole de l'amour maternel ; pour le psychotique, il serait plus exact de dire que ces choses sont l'expression physique de l'amour de l'analyste. Le divan est le giron de l'analyste ou son ventre et la chaleur est la chaleur vivante du corps de l'analyste ». « La haine dans le contre-transfert », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 53.

29 Pour Freud, l'empathie est ce processus qui prend la plus grande part de notre compréhension de ce qui est « étranger au moi chez d'autres personnes ». L'empathie nous aide donc à entendre ce que l'autre n'entend pas de lui. « *Étranger au moi* », écrit Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) (« *für das Ichfremde anderer Personen* ») et non « étranger à notre moi », comme le traduisent par erreur les premières traductions françaises et même J. Strachey dans la Standard Édition (« *foreign to our ego in other people* »).

30 Jean-François Rabain, « L'empathie maternelle de Winnicott », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 2004.

31 « *I think it had some thorns sticking out somehow. It's not happened to me before and I hope it doesn't again.* » Donald Winnicott, Adam Phillips, Winnicott Harvard University Press, 1988. p. 29.

32 Ce tableau saisissant d'une « mère morte », au sens de Winnicott et d'André Green, peut être rapproché d'un souvenir-écran qu'un patient de Winnicott, Harry Guntrip, élaborait, au cours de son analyse avec lui, au même moment. Harry Guntrip avait recherché, toute sa vie durant, un « souvenir » oublié de son enfance qui ne cessait de le hanter : une scène traumatique qui lui avait été racontée par sa mère. Enfant, il était entré dans une chambre où sa mère tenait un enfant mort sur les genoux, son petit frère Percy, qui venait de mourir. Sa mère était en pleurs, telle une Piéta. Toute la vie d'Harry Guntrip s'était désormais inscrite autour de ce qui apparaissait pour lui comme un souvenir-écran. De nombreux symptômes faisaient référence à cette scène disparue de sa mémoire qui ne pouvait être remémorée. Deux analyses, l'une avec Ronald Fairbairn, l'autre avec Winnicott, n'avaient pu lui permettre de retrouver cette scène oubliée. Ce n'est qu'à la mort de Winnicott, son dernier analyste, qu'une série de rêves permirent à Harry Guntrip de retrouver la scène disparue. L'un de ces rêves représentait l'enfant sur les genoux de sa mère éplorée, une mère sans visage, sans bras, sans sein ! La scène de ce rêve ressemble étrangement à celle qui inspire le poème de Winnicott. Dans le rêve de Guntrip, l'enfant avait l'air très malheureux, les coins de sa bouche étaient abaissés. Guntrip essaie de le faire sourire. « *I learned to make her smile* », écrit Winnicott dans son poème. « J'ai appris à la faire sourire, à arrêter ses larmes, à guérir sa mort intérieure. La ranimer me faisait vivre » (« *I learned to make her smile, to steam her tears, to cure her inward living. To enliven her was my living* »). Le rêve de Guntrip traduit le réinvestissement brutal de la figure sombre de la mélancolie maternelle, avec la figuration d'une mère noire, dévitalisée, sans visage et sans bras, traduisant les troubles précoces du *holding*. Une mère représentée dans son absence, témoin d'un environnement défaillant. Que représentait donc Guntrip dans son rêve ? Que décrivait Winnicott dans son poème ? Une même mère éplorée, l'une tenant un enfant mort, l'autre réanimée par un enfant vivant qui veut guérir sa mère. Une mère-qui-pleure gît au fond du jeu transféro-contre-transférentiel de la cure. Harry Guntrip et Winnicott partageaient-ils une même expérience commune ? Une même germination semble unir les deux protagonistes de la cure, construisant la même scène originaire, issue de la cure, comme une « chimère ». Pour Michel de M'Uzan, la chimère est un enfant fabuleux de la cure, une création commune née du jeu des deux inconscients imbriqués.

33 Jean-François Rabain, « L'arbre de Winnicott : Ma mère sous l'arbre pleure », Jacques Bouhsira et Marie-Claire Durieux (dir), *Winnicott insolite. Monographies de psychanalyse*, PUF, 2004.

34 Clare Winnicott, « Donald Winnicott en personne », *L'Arc*, n° 69, 1977.

35 « *Vivacious and outgoing...able to show and express his feelings easily, very friendly and warm-hearted* », Donald Winnicott, Adam Phillips, Winnicott Harvard University Press, 1988. p. 29.

36 Margaret Little. *Des États-limites*, Des femmes—Antoinette Fouque, 1992. Quels terribles affects devaient envahir Winnicott, lorsqu'il craignait le suicide de sa patiente, qu'il était physiquement frappé par elle lors de ses crises de rage ou lorsqu'il l'hospitalisait pendant ses vacances pour être sûr qu'elle ne se suicide pas. (*op. cit.*, p. 531). « Pendant mon analyse avec Winnicott, je passai par trois accès de dépression profonde pendant lesquels je ne pus travailler », écrit M. Little. « Winnicott vint chez moi cinq, six et quelquefois sept jours par semaine, quatre-vingt-dix minutes chaque fois, pendant environ trois mois. Durant la plus grande partie de ces séances, j'étais simplement allongée, pleurant, tandis qu'il me tenait. Il ne faisait aucune pression sur moi, il écoutait mes plaintes et montrait qu'il reconnaissait ma détresse et était capable de l'endurer avec moi » (p. 525). « Pendant les séances il y avait toujours un signe de maternage. » « Il m'ouvrait la porte lui-même, chaque séance se terminait toujours avec du café et des biscuits, il veillait à ce que j'aie chaud et à ce que je me sente bien » (*op.c.* p. 533). L'empathie de Winnicott envers Margaret Little lui permettait d'éprouver des affects intenses. L'émotion et les larmes, dans la régression de la séance, se

partageaient à deux. « Je lui parlai d'une perte que je me rappelais avoir éprouvée toute petite. Je m'étais fait une amie... Elle m'avait donné libre accès à sa maison, sa chambre, sa Nanny et ses jouets. Un jour, après les vacances, cette amie n'était pas chez elle. Pendant de nombreux jours, elle fut "malade" et puis "morte". » Winnicott « versa des larmes – pour moi – et je pus pleurer comme jamais auparavant et enfin faire mon travail de deuil. »

37 Donald Winnicott, « La position dépressive dans le développement affectif normal », *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*, p. 157.

38 Julia Kristeva, « Des madones aux nus », *L'Infini*, n° 70, juin 2000.

Une question, néanmoins se pose. Comment faisait-il ce diable d'homme qui restait « des heures, main dans la main » avec Margaret Little pendant ses séances d'analyse ? « Il était capable "sans sentimentalité", d'éprouver des sentiments à propos d'un patient, avec lui et pour lui », écrit Margaret Little. « Sans sentimentalité » peut-être, mais non sans sentiments et sans émotions partagées. La frontière n'est-elle pas mince ? Winnicott « tenait mes deux mains serrées entre les siennes pendant de longues heures, presque comme un cordon ombilical, tandis que j'étais allongée, souvent cachée sous une couverture, silencieuse, inerte, renfermée, paniquée, enragée ou en larmes, endormie et quelquefois rêvant. Il lui arrivait, parfois, de somnoler, de s'endormir », écrit Margaret Little.

39 Jacques André et Catherine Chabert (dir.), *L'Oubli du père, op. cit.*

40 Sigmund Freud, « La féminité », XXXIIIe Leçon, PUF, 1995, p. 173.

41 S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles », *La Vie sexuelle*, PUF, 2002.

42 Jacques André et Catherine Chabert (dir.), « L'escalier », *L'Oubli du père, op. cit.*

43 C'est moins évident aujourd'hui avec la question de l'empreinte génétique. Mais qu'est-ce qu'un père ? Celui qui a couché avec la mère, qui a fait un don de sperme, ou celui qui a élevé l'enfant ?

44 Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986, p. 213.

45 Il s'agit d'un poème à la gloire des hypothèses de Fliess sur la conception et qui célèbre même la possibilité de déterminer le sexe des enfants. On peut trouver le poème en langue allemande, page 645 du livre de Max Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, Gallimard, 1982 et sa traduction française, page 245.

46 Suite du poème de Freud : « Donc, armé de force, à la hauteur des armes de l'erreur, se tient à l'issue le père, au développement infiniment mûri. Que le calcul soit exact et, comme travail hérité du père, se transfère sur le fils et, par la décision des siècles, que s'unissent en unité dans l'esprit ce qui, dans le changement de la vie, se désagrège. » *Ibid.*

47 Pas plus que l'on peut décrire un bébé sans sa mère (« Un bébé ça n'existe pas », D.Winnicott.), on ne peut décrire l'enfant sans ses parents à l'intérieur de sa famille. Du moins lorsqu'il en a une. L'œdipe renvoie aux sentiments d'amour et de rivalité que l'enfant ressent vis-à-vis de ses parents, mais ceux-ci ne sont pas non plus exempts de conflits ou de sentiments ambivalents à l'égard de leurs enfants. On sait, en particulier, que la naissance d'un l'enfant ne va pas sans entraîner une profonde modification de l'économie du couple. On peut évoquer ici les points de vue différents qui opposent Élisabeth Badinter et Edwige Antier dans un livre récent *Le conflit, la femme et la mère*. Edwige Antier décrit fort bien la période de préoccupation maternelle primaire, qui est presque une espèce de folie pour Winnicott, de folie « normale », écrit-il, qui amène les mères à désinvestir sexuellement leur mari pendant une période plus ou moins longue après la naissance d'un enfant. Ce que l'on a appelé « la censure de l'amante » (Michel Fain et Denise Braunschweig), c'est-à-dire le retour de la sexualité du couple, ne se réalise pas toujours rapidement et les pères, surtout s'ils sont immatures, se sentent souvent frustrés et jaloux des soins exclusifs que la jeune mère donne à son bébé. Shakespeare a, d'une certaine façon, remarquablement décrit cette situation dans *Le Songe d'une nuit d'été*. Toute l'intrigue de la pièce se noue, en effet, autour d'un conflit parental, d'une querelle entre le roi des elfes Obéron et la reine Titania qui se disputent un enfant. Titania s'est éprise d'un petit Indien qu'elle veut adopter au point de désertir la couche de son époux. L'enfant adopté se charge de la potentialité incestueuse de la mère alors qu'Obéron voit surtout dans cet enfant une occasion d'augmenter sa gloire. Cette potentialité incestueuse de la mère est donc limitée ici par les exigences du père et la loi symbolique qu'il incarne.

48 « C'est dans le nom-du-père qu'il nous faut reconnaître la fonction symbolique qui, depuis l'orée de temps historiques, identifie sa personne à la figure de la Loi. » Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage » (1953), *Écrits, op. cit.*, p. 278.

49 « Ce qui est forclos de symbolique réapparaît dans le réel », traduit Lacan. « Ce qui a été aboli (*Aufgehoben*) à l'intérieur revient à l'extérieur », traduit Anne Berman. Sigmund Freud, « L'homme aux loups », *Cinq Psychanalyses*, PUF, 2010, p. 315.

50 Jacques Lacan, « Du traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, p. 579.

51 *Ibid.*, p. 556.

52 « La paternité, en tant qu'engendrement conscient, n'existe pas pour l'homme ; c'est un état mystique, une transmission apostolique, du seul générateur au seul engendré. Sur ce mystère, et non sur la madone que l'astuce italienne jeta en pâture aux foules d'Occident, l'Église est fondée et fondée inébranlablement parce que fondée, comme le monde, macro et microcosme, sur le vide. Sur l'incertitude, sur l'improbabilité. *Amor matris*, génitif objectif et subjectif, peut-être la seule chose vraie de cette vie. On peut envisager la paternité comme une fiction légale. Est-il père aimé comme tel par son fils, fils comme tel par son père ? » James Joyce, *Ulysse*, Gallimard, 1987, p. 203-204.

53 Existe-t-il des sociétés sans père ? On s'est beaucoup interrogé à ce propos sur les Na du Yunnan, qui habitent en Chine, aux confins de l'Himalaya (Cai Hua, *Une Société sans père ni mari : les Na de Chine*, Gallimard, 1997). Dans cette population, le géniteur est un visiteur furtif qui vient apporter le sperme nécessaire à la reproduction. Ce visiteur éphémère n'a aucun rôle social. Il n'est donc pas en position de « père » pour l'enfant à naître. Pour les Na, le sperme ne fabrique pas le fœtus. Il est plutôt comme la pluie qui arrose les graines et va faire croître le fœtus. Le géniteur est, pour

les Na, un arroseur inconnu. Dans *Se passer du père ?* (Èrès, 2009), Christian Demoulin écrit que les Na nous intéressent parce qu'ils rejoignent peut-être « un horizon possible de notre modernité » en ceci qu'ils se caractérisent par une permissivité extrême en matière de sexe. Ils semblent avoir résolu le conflit entre la liberté sexuelle et la famille. Maurice Godelier, dans *Métamorphoses de la parenté* (Fayard, 2004), relève que les Na « représentent un cas extrême des transformations possibles des systèmes de parenté matrilineaire ». Les Na, en effet, n'ont ni mariage ni père, mais ils ont une famille basée sur le couple frère/sœur avec une autorité parentale partagée et un interdit très strict concernant la sexualité intrafamiliale. Le géniteur n'a aucun pouvoir, il n'est pas le représentant de l'interdit de l'inceste. Les Na semblent donc démontrer que l'interdit de l'inceste n'est pas toujours lié à une conception patriarcale de l'autorité.

Les matériaux ethnographiques concernant les Na, recueillis par Cai Hua, ont été fortement contestés – preuves à l'appui – par deux anthropologues, l'un australien, l'autre américain (cf. Chuan-kang Shih, « *Tisese and its anthropological significance* », *L'Homme*, n° 154-155, p. 697-712). Du reste, Chuan-kang Shih observe, quant à lui, que **le nom du père** existe bel et bien chez les Moso, ethnie chinoise structurellement proches des Na, mais que ce terme, *ada*, « *is conveniently omitted* » par Cai Hua. En vérité, le système des Na s'apparenterait à une logique matrilineaire « pure », comme on peut l'observer, par exemple, chez les Sénoufo Nafara de Côte d'Ivoire, avec le ballet dit « du mari visiteur » (mariage dit *kékourougou*), l'autorité parentale (et paternelle) étant alors, comme il se doit, transférée à la position classificatoire de l'oncle maternel (frère de la mère). Laurent Barry préfère quant à lui parler de « parenté utérine » à propos des Na, plutôt que de matrilinearité (cf. *La Parenté*, Gallimard, coll. « Folio Essais », n° 498, 2008, p. 366-371) et voit dans la parenté Na non pas une exception mais une logique poussée jusqu'à l'extrême. Quant à la question de l'inceste, les travaux de Françoise Héritier ont apporté une contribution majeure en la fondant sur la circulation des humeurs, donc en la retirant, comme l'avait fait en revanche Lévi-Strauss, du seul jeu des relations de parenté, filiation et alliance, ce qui a permis à celle-ci d'avancer le concept d'« inceste du second type », inceste commis par des consanguins de même sexes et partageant un même partenaire, ce qui signifie que deux individus peuvent être, ce faisant, dans une relation incestueuse sans pour autant avoir de rapports sexuels entre eux (cf. *Les Deux Sœurs et leur mère*, Odile Jacob, 1994).

⁵⁴ Évelyne Sullerot, « Vers une société sans pères ? », *Revue française des affaires sociales*, Hors série, novembre 1988.

⁵⁵ Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les dieux, les hommes*, Seuil. 1999.

⁵⁶ On pourrait également, pour illustrer la question de la transmission du traumatisme, évoquer le très remarquable film de Francis Ford Coppola, *Této*, qui raconte l'histoire d'un **Cédipe moderne** traversé par l'inceste et les fantasmes parricides. Le film décrit le parcours d'un jeune homme à la recherche d'un frère aîné qui a fui sa famille après de graves traumatismes. Ce frère essaie de se reconstruire en écrivant un roman qu'il n'arrive pas à achever et dans lequel il raconte l'histoire des traumatismes familiaux qui l'ont brisé.

⁵⁷ Michel Tort, *Le Nom du père incertain*, tiré à part.

⁵⁸ Donald Winnicott, « La capacité d'être seul », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit.